
JOURNAL GÉNÉRAL

DE FRANCE.

Du Jeudi 7 Juin 1792.

NOUVELLES.

Londres, 1^{er} juin.

Nous savons parfaitement ici que les nouvelles de la guerre, qui nous arrivent de Paris, ne méritent aucune attention, elles sont ou *absurdes* ou *fausses*; c'est pour cette raison que la gazette de la cour n'admet de détails que ceux qui sont envoyés au ministre de sa majesté apostolique à Londres. Nous pouvons donc vous dire des nouvelles que vous ignorez, grâce aux chefs du cabinet jacobin! Il est très-certain que l'armée du sieur *Dumourier* étoit de *sept mille hommes*, et celle du roi de Hongrie seulement de *trois mille* dans la dernière affaire (1): les Français ont laissé cent cinquante morts sur le champ de bataille, etc., et les Autrichiens n'ont perdu que quatre hommes.

= On se plaint ici que les lettres qui viennent de France sont décachetées au-delà du Pas-de-Calais. C'est être *libre* à l'excès! Comme nous sommes *esclaves*, nous, nous n'oserions pas prendre tant de liberté.

= Notre gouvernement réussit en tout ce qu'il entreprend, relativement au club anglo jacobin, et aux malveillans qui ont osé vouloir introduire, dans cette isle fortunée, le système affreux, sous les effets duquel les Français, qui sont encore à naître, gémiront. Le ministère ne s'en est mêlé que quand les intentions abominables des soi-disant *réformateurs* ont commencé à transpirer. Les démagogues ont voulu essayer leur

(1) Celle qui a eu lieu près Philippeville, et dont ont vu les détails dans la lettre de notre correspondant de Maubeuge.

influence sur l'esprit public, en proposant une réforme dans le parlement; ces messieurs auroient ensuite attaqué *l'église*, (car les *Jacobins* n'ont rien de sacré) et les biens en auroient été distribués entre les apôtres *des droits de l'homme*; l'abolition de notre noblesse auroit été une conséquence nécessaire. Ces premiers coup portés, vous devinez *quelle espèce d'égards* on auroit eu pour le *brigand couronné* (N'est-ce par là le nom que, chez vous, on donne aux rois?) GEORGES III. Mais l'orage est détourné. Tout ce qu'il y a d'honnête et de respectable dans l'une et l'autre chambre, approuve la conduite des *serviteurs du roi*, il n'y a que ceux qui sont sourds aux cris de l'honneur et du patriotisme, qui veulent des changemens, dans l'espoir de pêcher dans l'eau trouble, et d'établir leurs fortunes délabrées sur les ruines de la patrie; mais leur témérité, leur ruse et leur méchanceté sont confondues.

= M. *Burke* (dit le *prophète*, depuis que ses prédictions se vérifient relativement à la France) se propose de passer l'hiver à Paris, tant il est sûr que les jacobins n'existeront pas trois mois, comme *corps législatif*! « *J'irai*, s'écrie M. *Burke*, me jeter aux pieds de ces illustres victimes, que des sujets rebelles ou égarés, ont trop long-temps outragées avec une indécence inouïe. »

= Avant-hier, jour de l'anniversaire de la *restauration* de Charles II, les canons de la tour de Londres et du parc de Saint-James ont tiré presque toute la journée; et la nouvelle statue de ce monarque fut placée, avec des acclamations de joie, dans l'enceinte de la bourse royale. C'étoit un grand jour ici, il rappelloit avec plaisir l'anéan-

tissement du *républicanisme*. Quand le roi de France sera-t-il restauré en personne ?

= Le colonel Phipps, commandant de la garde à pied, est nommé adjudant-général du camp de *Bagshot-Heath*; le colonel Pringle, commandera le corps de génie; l'artillerie sera formée en trois bataillons, deux d'infanterie, commandés par M. Drummond, et un d'artillerie, avec dix-huit pièces de canon de campagne, sous les ordres du major Congreve.

= Tout le monde sait combien S. A. R. le prince de Galles étoit attaché à Sheridan, dont l'esprit est des plus séduisants: eh bien! le prince ne le voit plus; il lui accorde tout le mépris que mérite un sujet, qui veut déchirer le sein de sa patrie.

Copie de la lettre adressée à M. Servan, ministre de la guerre, par MM. les officiers du régiment d'Angoulême, dragons, du cantonnement de Waltigaushen, armée de M. de Custine.

Mr, les officiers Français auroient pu trouver dans leur cœur le courage nécessaire pour vivre exposés, pendant trois ans, aux dangers infâmes qui les ont sans cesse menacés; mais une fidélité inviolable pour leur souverain, et l'amour de la patrie, sont les seuls sentimens qui aient pu leur donner la force de supporter, durant un si long espace, les opprobres continuels dont on a cherché à les couvrir.

Lorsque la guerre est déclarée, si le calcul du danger qu'on peut courir devient nul, les bases sur lesquelles repose l'honneur, deviennent plus importantes. L'insubordination, qui de toutes parts se manifeste chaque jour d'avantage, la négligence (pour ne pas dire mieux) que met l'assemblée nationale à la réprimer, et la conduite de l'armée du nord, sont de tristes garans qui ont annoncé aux officiers que, non-seulement l'espérance de la gloire, ce premier mobile de l'homme qui s'est dévoué à la profession des armes, leur est à jamais enlevée dans ce poste, mais qu'ils ne peuvent désormais l'occuper sans tache....

Les officiers du onzième régiment de dragons ont jugé qu'ils n'avoient pas un moment à perdre pour se soustraire au déshonneur qui les attendoit: ils l'ont prévenu par une prompte démission et un départ nécessaire.

Quant à moi, monsieur, qui ai l'hon-

neur de me trouver à leur tête, et qui me serois plu à les devancer dans le chemin de la gloire, je me suis empressé de m'unir à leurs dispositions; je leur aurois même donné l'exemple dans cette occasion, s'il eût été nécessaire, et je m'applaudis d'être leur organe en joignant ici leur démission à la mienne.

Vous trouverez au bas de ma lettre, monsieur, la signature de tous ceux que les mêmes sentimens ont unis et uniront jusqu'à la mort.

A l'époque d'une démarche que tant d'hommes exagérés et pervers chercheront sans doute à couvrir de l'enveloppe du crime, il ne sauroit être déplacé, monsieur, de vous répéter ici, en mon nom et en celui de mes camarades, que, si la nécessité nous a forcés à quitter nos postes, nous n'en conservons que plus vivement le désir de servir de toutes nos facultés, notre roi et la patrie. Nous faisons le serment de consacrer nos vies à ce double emploi. Veuillez bien monsieur, ne pas confondre ici le *cri de l'honneur et du sentiment*, avec ces *juremens aussi iniques que multipliés que sollicita le crime et qu'arracha la tyrannie*.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens que méritent les motifs qui vous firent accepter la place que vous occupez,

Monsieur, votre, etc.

Signé, le baron de *Montigny*, colonel; le baron de *Belvey*; le baron de *Rayne*; le vicomte de *Menou*; le chevalier *Guibert*, capitaines. — *De Godefroy*; le chevalier de *Nollent*; le baron du *Bosquet*; le baron de *Gouvello*; le vicomte de *Lorancin*, lieutenans. — Le chevalier de *Léomont*; *Dornesan*; *Hort*; *Lasalle*; le chevalier *Despomare*, sous-lieutenans.

A MM. LES RÉDACTEURS.

Hennebon, 1 juin 1792.

Insérez, je vous prie, dans votre journal la copie d'une lettre écrite par un citoyen non noble, non aristocrate, non démocrate, mais bon et vrai patriote. Elle a été adressée le 22 mai 1792, à MM. les président et députés de l'assemblée nationale.

Messieurs, le vaisseau de l'état, surchargé du poids énorme de l'anarchie, de l'insubordination, du brigandage, et battu d'une affreuse tempête, est sur le point d'être submergé. Il n'est plus qu'un moyen de le préserver d'un naufrage total et prochain; c'est

de prier, de supplier le roi d'en reprendre le gouvernement, et de lui confier la plénitude du pouvoir, qui lui appartient en qualité de monarque. Emprisons-nous donc de lui rendre cette autorité salutaire, et nous verrons renaitre peu-à-peu l'ordre et la confiance, la sûreté et la tranquillité, la paix et la confraternité; nous verrons reparaitre le numéraire, reflourir le commerce, etc. Cette guerre intestine, qui divise tous les citoyens, et qui est sur le point de se changer en une guerre civile, cette guerre cesseroit dans l'instant même, ainsi que la guerre étrangère.

Le roi ne tarderoit pas à former une assemblée de gens sages, éclairés et judicieux, pour l'aider à reformer les abus anciens et nouveaux.

Je ne donnerai pas plus d'étendue à ces idées, dont j'ose croire que vous sentirez la justesse. La perte ou le salut de la patrie, messieurs, est entre vos mains. Si par un faux et cruel point-d'honneur, vous ne voulez pas reculer, vous la perdez, et vous vous perdez avec elle. Si au contraire vous avez le courage de faire la démarche que je vous propose, vous la sauvez et vous vous sauvez avec elle.

Je suis, etc.

J. M. D.

Paris, 6 Juin.

On occupe le public de *complots qu'on suppose*, quoiqu'ils ne puissent pas exister; et cette supposition est elle-même un complot qui doit se terminer par enlever le roi et le livrer, dans les départemens du Midi, à ce qu'on appelle l'*armée marseilloise*, c'est-à-dire, aux hommes qui ont conduit l'assassin Jourdan en triomphe dans Avignon...

On s'est donné la facilité de supposer toute correspondance, en s'assurant de l'administration des postes; car il n'y a rien de plus simple que de faire mettre à la poste chez l'étranger des lettres qu'on a envoyées de Paris, qui paroissent adressées à des personnes intermédiaires, ou à celles mêmes qu'on veut perdre, et de faire mettre à la poste de Paris des réponses qui paroissent être de ces intermédiaires qu'on veut faire croire employés. C'est un art usé; il y a dix-huit ans qu'on a perdu *M. Turgot*, avec une correspondance ainsi supposée, qu'on a prolongée pendant six mois: on portoit toutes les semaines au roi les lettres, dont il n'y en avoit pas une seule qui ne fût fabri-

quée à Paris, et qui n'arrivât très-régulièrement par la poste.

On dira que *la reine étoit à la tête du complot*, qu'elle est en correspondance avec Vienne et Coblenz.

On a fait écrire, dans des lettres de cette espèce venant de Bruxelles et de Coblenz, qu'on est fort content du roi, et qu'il fait plus qu'on n'en attendoit.

On aura beau donner des preuves péremptoires du contraire, la force des raisons justificatives sera repoussée par les cris des tribunes, par les menaces des groupes, par le tumulte qu'on saura faire naître. On osera dire, comme on a déjà osé imprimer, que pour accuser il ne faut point de preuves; et l'on tâchera d'obtenir contre la reine un décret d'accusation.

S'il arrive quelque grand revers, on s'en consolera par le plaisir de s'emparer de la personne du roi, et au prix d'une partie du royaume, de pouvoir établir dans l'autre une république.

On criera que tout est perdu, qu'il faut éloigner le roi, et on l'enverra, comme pour sa sûreté, au midi de la France.

L'emmener hors de Paris, c'est-là le point auquel on vise depuis long-temps. On sait que sa personne ne peut courir aucun danger au milieu de la garde nationale parisienne; il faut le conduire à une telle distance, que cette garde, affectionnée à la constitution, ne puisse le suivre, et qu'on puisse arriver aux départemens où l'on a honoré du nom de gardes nationales les compagnons féroces de *Mainvielle* et de *Jourdan*.

Peut-être suffira-t-il que ces projets soient connus, pour que *la rage de l'assemblée nationale les fasse échouer*.

Ce que j'en écris ici m'est très-connu. Les renseignemens que j'ai sont très-authentiques. Je suis à portée de lire jusqu'au fond de l'âme impie et scélérate des coupables. J'en connois trop bien la noirceur pour me nommer encore; je sais trop bien qu'ils n'oseroient me tuer eux-mêmes, mais qu'ils me feroient assassiner. D'ailleurs, je veux pouvoir continuer de suivre la marche de leurs complots, et s'ils n'y renoncent pas, je me dévouerai sans regret à la chose publique.

— Ce qu'on vient de lire est l'extrait d'une affiche pour laquelle on a inquiété l'imprimeur. Un commissaire, accompagné de deux fusiliers, l'a arrachée de tous les lieux où elle étoit, tandis que chaque jour on

voit les murs de la capitale couverts d'un placard incendiaire, intitulé *la sentinelle*, dont le but est d'éveiller le crime et d'exciter le peuple à l'insurrection, aux brigandages et aux meurtres. Ainsi, il ne reste plus aucune voie pour ramener ceux qu'on égare par tant de coupables moyens ! Peuple infortuné, des scélérats t'abreuvent tous les jours de poisons, et l'on traduit comme un criminel l'honnête homme qui t'offre un remède !

— Le bruit se répand et s'accrédite de plus en plus que la députation de Bordeaux veut entraîner le roi, d'abord à Tours, puis dans les pays méridionaux. Nous ne croyons pas que ce projet soit favorable aux vues et à l'ambition du plus grand nombre des jacobins. Que deviendroient en effet Pétion, Manuel, Rhoderer, Robertspierre, et cette foule d'intrigans subalternes, si par l'éloignement du roi et de l'assemblée, une autre ville devenoit le foyer des complots et des factions ? Plusieurs autres raisons encore, dont le développement seroit trop long, portent à croire qu'un pareil projet seroit impolitique et mal calculé ; mais ce qu'il y a de constant, c'est qu'il ne s'exécutera pas. La raison en est simple : le peuple n'y consentira jamais, et l'on peut assurer qu'en cela son instinct triomphera de la politique ou de l'autorité de l'assemblée nationale, et si le dessein dont il s'agit a été à l'ordre du jour, il a certainement déjà été écarté. Le camp de 25 à 30 mille hommes, que l'on va former aux environs de Paris, en est la preuve.

— Manuel qui, par le moyen de ses satellites, vient d'enlever de vive force un jugement qui prouve son audace, sans rassurer sur sa probité, Manuel vient de commenter, dans une lettre, l'arrêté qu'a pris la municipalité, relativement à la procession de la Fête-Dieu. Cet homme impie et sacrilège ose traduire comme le fruit de l'ignorance et de la superstition un des plus augustes mystères de notre religion, l'objet de la vénération de 18 siècles, et de presque tous les génies fameux qui les ont illustrés. Heureusement le peuple n'est pas encore assez corrompu pour consentir à se priver des ressources et des consolations qu'offre une religion dont la morale est si pure, si belle, si touchante, dont les cérémonies, dans les

jours de fête, sont si nobles, si imposantes, si dignes en un mot de l'Homme-Dieu, en l'honneur duquel elles ont été instituées. — L'arrêté de la municipalité a causé un mécontentement assez général dans le peuple, et tout fait croire que les citoyens contribueront, comme à l'ordinaire, à la splendeur de la fête.

— L'assemblée nationale a décrété qu'il n'y auroit point de séance le matin, « afin que chacun pût vaquer selon sa croyance aux exercices de son culte. »

ASSEMBLÉE-NATIONALE-LÉGISLATIVE.

Séance du mercredi 6 juin.

Nous passons sur plusieurs pétitions et quelques objets peu importants de la séance de la veille, pour arriver à la discussion de la proposition du ministre de la guerre, sur la formation d'un camp auprès de Paris.

En levant, dit M. Coustard, rapporteur du comité militaire, cinq gardes nationaux par canton, dont un à cheval, nous aurions un corps de 23 mille 200 fantassins et de 4 mille 700 cavaliers. Cette levée ne sera pas inutile dans un temps où nous sommes menacés de tout côté. J'opine donc pour qu'on décrète la proposition du ministre de la guerre.

— Nous reprendrons demain cette discussion. Il a été décrété : 1^o. qu'il y aura, dans la force armée décrétée, une augmentation de vingt mille hommes.

2^o. Tous les cantons du royaume seront admis à fournir ces vingt mille hommes.

3^o. Ces vingt mille hommes se rassembleront à Paris avant le 14 juillet prochain.

M. de Custine a été nommé général de l'armée du Bas-Rhin, à la place de M. le maréchal Lukner.

M. Narbonne a refusé le grade de lieutenant-général, qui lui a été offert par le nouveau ministre.

La nouvelle repandue dans Paris, que M. Lukner a été complètement battu, n'est que prématurée.